

***Tópicos del seminario. Revista de semiótica***  
**Semiótica y posmemoria**

**Traduction des commentaires à l'article de Janine Altounian**

Verónica Estay Stange

*Ce premier commentaire est celui de la note en bas de page que, en tant qu'éditrice de ce numéro, je me suis permise d'insérer dans votre article, juste après son titre :*

<sup>1</sup> Ayant consacré une grande partie de sa vie à la réflexion autour de la transmission des traumatismes collectifs, Janine Altounian, descendante de survivants du génocide arménien, essayiste, traductrice de Freud et *analysante* (comme elle-même s'auto-désigne), a accepté d'écrire cet article pour le présent numéro de *Tópicos del Seminario*, bien que, accablée face à la dite « crise des migrants », elle avait décidé que son livre le plus récent, *L'effacement des lieux. Traduire le trauma collectif* (2019), serait sa dernière publication. En espérant que, en dépit de tout, elle poursuivra son œuvre, nous voulons exprimer notre profonde reconnaissance à l'autrice pour sa généreuse contribution. [Note de l'éd.].

\*\*\*

*Le deuxième texte se trouve à la fin de l'Introduction où, après avoir présenté l'ensemble des textes, je commente votre contribution, en la mettant en parallèle avec celle de Jean-Luc Nancy :*

(...)

Le parcours analytique et conceptuel tracé par cet ensemble de textes culmine dans deux contributions qui méritent une mention spéciale étant donné qu'elles condensent l'expérience de toute une vie consacrée, entièrement ou partiellement, à l'étude de ces sujets. De manière significative, ces textes renvoient, respectivement, à la spatialité et à la temporalité dans leur rapport à la mémoire.

*Éliminer l'espace, éliminer la vie* (vol. I) est un article que Janine Altounian, profondément affectée par la tragédie actuelle des « migrants », a annoncé comme « le dernier » avant de plonger dans un silence qui, nous l'espérons, ne sera que temporaire. Cette contribution revient sur la diaspora arménienne pour mettre en évidence le rôle déterminant du pays d'accueil, et de l'accueil lui-même, dans l'élaboration du trauma collectif de la part des exilés et de leurs descendants. Considérant que la *patrie* renvoie au *père* (et à l'État, sur lequel repose une sorte de « fonction paternelle »), accéder à un *lieu pour vivre* devient une condition fondamentale pour la survie psychique des différentes générations. En continuité avec le livre le plus récent de l'essayiste (2019), cet article jette une lumière sur la question, non encore résolue, du passage de l'individuel au collectif dans le cadre de la psychanalyse. Le « pont conceptuel » qui rend possible cette transition est, précisément, la spatialité. Enfin, la réflexion autour de la diaspora arménienne permet d'adopter un regard prospectif plus général qui, inévitablement pessimiste, conclut dans un appel à l'action face aux « migrants » d'aujourd'hui. À travers la revendication d'un *espace vital*, Janine Altounian nous rappelle la dimension sociale de la post-mémoire et, en définitive, sa portée politique.

Clôturant ces deux volumes, la *Lettre sur la post-mémoire* de Jean-Luc Nancy (vol. II) est une réponse personnalisée à l'invitation, également personnalisée, que l'éditrice lui a adressée

pour participer à ce numéro. Cette contribution se fonde donc sur un dialogue d'expériences, ou dialogue de (post-)mémoires, que le genre épistolaire par définition singularise mais qu'il universalise en même temps, grâce à la puissance littéraire. Racontant comment, à l'adolescence, il a pris connaissance de la Shoah à travers différents textes filmiques et documentaires, le philosophe montre que la mémoire, qu'elle soit immédiate ou qu'elle se trouve médiatisée par des discours ou même par l'expérience et les souvenirs d'autrui, se situe toujours dans le présent. Puisque « se souvenir » c'est « revivre » ou « réactualiser » un événement, le passé, pour la mémoire, n'existe pas... et, par conséquent, le futur non plus. Ainsi, du point de vue de la temporalité, le « post- » de la « (post-)mémoire » serait non seulement superflu mais aussi contradictoire, étant donné que ce préfixe désigne la consécution temporelle : l'« après » de la mémoire ou, si l'on veut, son passé appréhendé depuis le futur – à la manière du *futur antérieur* : la forme que la mémoire des survivants d'hier et d'aujourd'hui *aura prise*.

Suivant donc les propositions que ces deux derniers textes développent et ouvrent à de nouvelles réflexions, nous devons conclure que, si la post-mémoire en tant que processus d'élaboration trouve son ancrage dans l'espace, en tant qu'expérience incarnée elle disparaît dans le temps.

En somme, du souvenir poignant au souvenir apaisé ou endormi, de la « blessure » à la « cicatrice » au passage des générations, ces volumes de *Tópicos del seminario* apportent des éléments de réponse à l'énigme de la (post-)mémoire, en accompagnant ainsi, sur l'horizon du sens, la naissance d'un concept auquel il ne nous reste qu'à lui souhaiter *longue vie*.